

Ciné.

TOUS LES
VENDREDIS

mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

N° 17. — 28 NOVEMBRE 1941.

4^F



MICHÈLE MORGAN et
JEAN GABIN forment
un couple émouvant dans
Remorques, qui sortira
le 27 novembre au
Biarritz et au Français.

(Photo Tobis)



La Vie merveilleuse de Mireille Balin

par Jean-Charles REYNAUD.

à peu près nouveau pour elle et, ne l'eût-il pas été, qu'elle l'eût marqué tout de même d'une résonance nouvelle. Elle n'eût qu'à demeurer elle-même pour le bien jouer ou, plus exactement, pour le vivre avec plénitude. Devant toutes les situations de l'amour, le cœur d'une femme qui aime a d'exactes presciences et possède, pour ressentir, des intuitions infailibles.

Tarentelle, Cœur Ingrat, O Sole Mio, Rien qu'un chant d'amour, Santa Lucia, Mia Piccolina, Ecoutez les Mandolines, Rien n'est plus beau qu'un chant d'amour... Ce sont là les titres des chansons que Tino fit entendre dans le film.

O Mireille, quelles ondes précieuses durent naître dans votre âme lorsque s'élevait la voix aimée dans la vibrante lumière d'or de la Naples des amants et des barcarolles, sous le ciel de Naples au baiser de feu !...

La production achevée, le couple rentra à Paris, et Tino Rossi, qui était marié, divorça. Puis les deux amoureux s'installèrent à l'hôtel

George-V en attendant d'aller réfugier leur bonheur dans un petit appartement de quatre pièces d'un vieil immeuble du boulevard Suchet.

Un journaliste interviewa alors Mireille Balin et lui demanda :

— Quelle chose vous réjouit le plus : la gloire, l'argent, les réalisations artistiques ?

Mireille posa sur son interlocuteur un lourd regard, chargé d'âme, et, sans hésitation, répondit d'un timbre profond :

— Rien ne vaut l'amour !

Le journaliste pria ensuite la charmante artiste de parler d'amour aux lecteurs de son journal et elle satisfait à son désir en lui adressant un long article dont il nous paraît intéressant d'extraire les considérations suivantes :

Quelle fortune, un homme qui vous aime vraiment, sans complications, pour vous-même, avec tout son cœur !

Il n'est pas nouveau de dire que la femme pense davantage à l'amour que l'homme.

L'une des plus belles réalités que la vie puisse offrir, c'est l'amour, l'amour sans illusions.

N'en concluez pas que j'aime les hommes continuellement empressés, genre « descente de lit »...

Je préfère les hommes fiers, ombrageux, un peu secrets. Rien ne me tente, comme de me heurter à un caractère et de n'être pas sûre d'arriver à le dominer.

La nouvelle ayant couru du prochain mariage du couple, les journalistes l'assaillirent et le pressèrent de questions.

— Non, non ! démentez ! s'écrièrent Mireille et Tino... Il n'y a entre nous ni fiançailles ni promesse de mariage...

Peut-être, en effet, l'annonce de leurs intentions matrimoniales n'était-elle pas fondée. Ce qui n'était point douteux, en tout cas, parce que manifeste, c'est que leur union avait acquis plus de force encore.

Depuis, Mireille Balin a tourné de nombreux films et elle a retrouvé un succès de la même qualité que celui qu'elle se valait lors des dernières productions où elle parut. Il convient même d'ajouter que son talent rend, aujourd'hui, un son de définitif, et semble susceptible d'enrichissements nouveaux.

Parmi ces films, citons, par ordre chronologique :

La Vénus de l'Or, Terre de feu, Duels, Cinq jours d'angoisse.

(A suivre.)

Un couple charmant... et heureux : Mireille et Tino, dans "Naples au baiser de feu".

Mireille Balin devait trouver dans *Pépé le Moko*, l'un de ses meilleurs rôles.

Après avoir été modèle pour photographe, puis mannequin, Mireille Balin a débuté au studio en tournant un petit rôle dans *Don Quichotte*, sous la direction de Pabst.

Conquise par le cinéma, elle va bientôt de succès en succès. *Pépé le Moko*, puis *Gueule d'amour* consacrent définitivement son talent.

Alors, pensera-t-on, au cours des occupations qui furent siennes et qui, par leur nature, placent de nombreux hommes sur le chemin des femmes, puisque ce furent la couture et le cinéma, sans compter le métier de modèle pour photographe, elle ne manqua sans doute pas de devenir amoureuse. Que ne nous en avez-vous encore parlé ? La vie sentimentale des artistes intéresse toujours leurs spectateurs fidèles.

Il est probable, en effet, que notre héroïne ne resta pas insensible à quelques hommages masculins durant les années qui la conduisirent de l'atelier du photographe et de la « cabine » du mannequin à la loge de la vedette. Il y a peu de femmes qui échappent complètement, par bonheur pour les hommes, à la grande loi universelle. Mais, à vrai dire, jusqu'au point de sa vie où nous sommes parvenus, elle n'avait pas encore connu l'amour profond, celui qui marque de façon indélébile une existence humaine.

Elle prit contact avec lui au lendemain de *Gueule d'amour*, et il se présenta à elle sous l'apparence prestigieuse de Tino Rossi, à Nice, où elle s'était rendue afin d'y tourner, avec lui pour partenaire, *Naples au baiser de feu*, sous la direction d'Augusto Genina.

Oh ! ce ne fut, certes, pas ce prestige de Tino, sa célébrité de chanteur de romances d'amour et ses innombrables succès féminins qui attirèrent la jolie vedette ! Elle est trop simple, on le sait, trop peu subjuguée par tout ce qui ressortit à la gloire, pour être sensible à cette sorte de mérites.

Ce ne fut même pas le coup de foudre. Au contraire, Mireille la modeste, s'il faut en croire la chronique, s'amusa, tout d'abord, à se montrer un peu dans la vie le personnage de ses derniers rôles, se para de ses bijoux les plus éclatants, de ses toilettes les mieux venues, sortit tapageusement dans des autos somptueuses et en compagnie de chiens de prix, hanta les lieux chics de manière ostentatoire, comme pour opposer ironiquement un luxe éblouissant aux mille éclats des triomphes de Tino Rossi.

Mais elle se lassa petit à petit de ce jeu qui avait pour effet de détourner d'elle le chanteur corse. Au studio de la Nicca-Films, à Saint-Laurent-du-Var, où l'on réalisait les intérieurs du film et qui créait cha-



Quelle belle destinée lit-on dans la main de Mireille ?

que jour entre eux un rapprochement professionnel nécessaire, elle découvrit que Tino était, par nature, aussi simple qu'elle et l'était demeuré, comme elle, au milieu du succès. Elle comprit que son affection de débauche luxueuse l'avait diminuée aux yeux de son partenaire et, comme il finit par sentir lui-même le véritable tempérament de Mireille, leur commune simplicité établit le premier lien de leur proche grand amour.

Ce lien se resserra vite, en effet, s'enrichit d'autres, de tous les autres qui font d'une naissante tendresse un sentiment qui enchante l'existence et, lorsque le couple partit pour Naples afin d'y tourner les extérieurs de *Naples au baiser de feu*, il portait en lui la certitude d'interpréter avec vérité les rôles brûlants d'amour qui lui étaient dévolus.

On connaît le roman d'Auguste Bailly dont la production cinématographique s'est inspirée. On sait l'ardente histoire du beau chanteur Mario que la malhaisante Lolita chanteur Mario que sa fiancée Assunta et qui revient, plein de ferveur, à cette dernière, implorant un pardon qui s'épanouit déjà sur les lèvres heureuses d'Assunta restée, malgré tout, attachée de toute son âme à celui qu'elle aime.

Mario était, évidemment, interprété par Tino et Lolita par Viviane Romance. Quant à la tendre et douce Assunta, c'était Mireille Balin.

Comme l'amour, ce rôle d'amoureuse délaissée, puis récompensée de sa constance était



Photos Archives



Louis Denalair est un passionné de la boxe et s'entraîne chaque jour comme un champion.

Une Vedette inconnue

... ou les 36 métiers d'un figurant

Tout à tour homme du monde, soupirant, boxeur, chanteur, manager, agent et troupier, Louis Denalair a fait, au cinéma, trente-six métiers.

« Trente-six métiers, trente-six misères », dit-on. Pour lui, il n'a pas toujours eu la misère en compagnie du métier.

Un des plus anciens parmi les artistes de complément, il a été compagnon de jeunesse de Maurice Chevalier, de Bach, Milton, Albert Préjean et Charles Pélissier. Aujourd'hui, il tourne encore. Dernièrement, on le remarquait parmi la foule d'un marché, marché reconstitué sur un de nos nombreux plateaux parisiens.

Il est président de l'Union sportive des artistes du spectacle. Son plus grand bonheur : aider les camarades. Si vous voulez le contrôler, faites comme moi. Rendez-vous dans un petit bar du faubourg Saint-Martin et vous le trouverez se partageant entre le téléphone et ses copains.

Toujours sur la brèche, et malgré un métier qui lui offre tant de diversité, c'est un véritable fonctionnaire, si l'on en juge par son carnet de notes :

- 7 heures : Lever, culture physique — car c'est un pur du noble art de la boxe.
 - 9 heures : Départ.
 - 10 heures : Rendez-vous avec le directeur de la salle X... à Meaux.
 - 11 heures : Passer voir Z... régisseur, pour son film.
 - 12 heures : Après avoir déjeuné, me trouver au studio si j'ai une convocation, sinon me rendre aux Champs-Élysées pour avoir quelques « tuyaux ».
 - 19 heures : Chez B... (le bar en question) pour mes coups de téléphone.
 - 20 heures : Rendez-vous chez A...
- Et vers dix ou onze heures, il va se coucher, pensant à la longue journée de demain qui sera aussi pleine d'imprévus que celle-ci.

JACK FORS.

Le voilà passé agent de police, aux côtés du regretté Pauley... Dans le cabaret de bas étage, le figurant eut souvent son emploi.



Amour, tendresse, dans un paysage d'Eden... Ah ! la belle époque que celle de 1910 !



Louis Denalair sait aussi jouer les représentants de l'autorité.

Photos Archives



Annie France est heureuse : Elle écoute les confidences de ses roses.



Est-ce le langage des fleurs qu'Annie France lit avec tant d'attention.



Même les jeunes filles "swing" ont leurs moments d'abandon.

Annie France et ses Fleurs...



L'heure de la mélancolie auprès des chrysanthèmes... Photos N. de Morgail.

Don Juan PRIS A SON JEU

ou le Drame sentimental de JEAN MURAT



Devant la caravelle aux voiles légères, Jean Murat rêve aux voyages passés... (Photos Archives.)

Peu d'hommes ont été aimés comme Jean Murat... Dix années durant, il fut le lion superbe et généreux, le mâle en pleine possession de ses forces, que toutes les femmes se disputaient. Il ressemblait à un héros de Maurice Dekobra, séduisant, un peu muflé et très photogénique !

Mais son rayonnement, chose rare, était sympathique aux hommes. Ses bonnes fortunes n'exaspéraient pas des camarades qui savaient pouvoir compter sur une amitié fidèle et saine. Auprès de lui, on pouvait trouver cette intimité chaude que dégage un caractère franc et net, avare de confidences, inapte aux complications et prêt, toujours, à mordre dans la vie.

Il était aussi peu « cabot » que possible, ne parlait jamais de ses rôles. Venu tard au cinéma et presque par hasard, Jean Murat ne se prenait pas pour un acteur. Il expliquait sa chance à fond, tout simplement, comme il l'eût fait d'une quelconque affaire commerciale.

A cause de cela, il tranchait à vif sur un milieu de combines, de chicaneries et de jalousies mesquines.

Avec ses épaules larges et musclées, il bousculait les jeunes premiers de carte postale, reléguait à l'arrière les gigolos gominés et apportait à l'écran une force virile, mais élégante.

C'était un homme, un vrai.

Et pas une femme ne résiste à cela.

Les plus connues, les plus belles, les plus riches, les plus jeunes, lui choisirent une cour où Jean Murat n'eut plus qu'à choisir.

Il aimait l'amour comme un sport et comme un sport violent.

Brutal, ardent, vite lassé, il renaissait d'un désir pour tomber dans un autre.

Jean Murat promenait-il dans la vie, comme Don Juan, cette recherche insatisfaisante de l'amour absolu ? Ou, plus simplement, n'était-il point capable de souffrir ?

La vie allait se charger curieusement de tout remettre en place.

Parmi ses partenaires, il y en eut une qu'il aimait l'espace d'un film...

Comme pour les autres, une poignée de mains, « bonsoir » et « quittons-nous bons amis » furent la conclusion d'une courte aventure.

Mais la jolie vedette n'accepta pas la défaite.

Elle prit son temps, tissa une toile fine, brillante et dense. Elle joua subtilement des choses les plus simples, sut devenir un copain sans cesser d'être féminine, fut sportive mais troublante, ingénue mais rouée. En elle se mêlaient l'ange et le diable, l'agneau et le renard... Jean Murat se laissa prendre au meilleur comme

au pire et les deux artistes s'aimèrent cette fois avec emportement.

Il y avait égalité partout.

Leur mariage fut un grand événement cinématographique, accompagné de médisances.

Chacun prophétisa la fin du lion amoureux, le juste retour des choses d'ici-bas, et, pendant des années, on guetta une paille, un défaut, dans ce ménage photographique dont les journaux parlaient avec attendrissement.

L'histoire fut classique et telle que trop de gens s'en souhaiteaient.

La jeunesse appelle la jeunesse, l'homme fort devint faible, le trompeur fut trompé !

D'un voyage en Amérique, il revint seul.

Et Jean Murat connut à son tour l'amertume des regrets, des soirées vides, des attentes vaines...

Elle revint, mais pour divorcer et faire éclater devant tous son nouvel et insolent bonheur.

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

A travers le monde, voyageur infatigable, Jean Murat chercha les mille visages capables d'effacer celui de sa femme.

Puis il regagna la France, s'installa définitivement dans le Midi où il possède de nombreuses propriétés.

Il vit en sauvage, voit parfois des amis, et les belles dames des environs se plaignent de ne l'apercevoir que trop rarement...

A nouveau il tourne, et Paris vient de le retrouver. Peut-être est-il redevenu l'homme des liaisons brèves, encore un peu plus sombre et plus silencieux qu'avant...

Frédéric STANE.



Don Juan aux multiples aventures, Jean Murat a connu aussi le grand amour. Le voici avec la femme qui vengera toutes les autres et sut s'attacher ce cœur inconstant.

Jean Murat ne pouvait se passer de femmes, mais il les méprisait. Amoureux sans tendresse, en proie à de brusques mélancolies, il restait pour beaucoup, l'ami insaisissable, égoïste et volage dont l'indifférence blessante atteint cruellement le cœur féminin.

On n'est pas plus séduisant !

Toutes ses partenaires rêvèrent de l'épouser... Marie Glory, Danièle Parola, combien d'autres crurent l'avoir retenu, mais ce qu'il pouvait faire de mieux, et là il donnait son maximum, c'était de rester un bon camarade...

Il y eut des drames. Il y eut des larmes. Il y eut des gifles. C'était l'homme qui n'aimait pas s'encombrer et les ruptures se succédaient.

H. C.

Marcel l'Herbier

Tournera-t-il "MOLIÈRE"?

inhérents aux nécessités de l'écran, et surtout le théâtre filmé où il n'y a même plus transposition, mais enregistrement phono-visuel pur et simple.

« On regrette, avec Vuillemoz, que notre langage de cinéma soit si pauvre et n'ait, pour définir ses genres, l'équivalent de ce que possède la musique où l'on ne risque pas de confondre une cantate, une symphonie, un opéra... »

Marcel l'Herbier nous a prouvé, au

Une scène amusante de *Feu Mathias Pascal*, d'après Pirandello.



Son dernier film : *Micheline Presle* dans le grenier "d'*Histoire de rire*".



temps du muet, qu'il n'était pas seulement un théoricien. Il entend aujourd'hui encore réaliser ses idées, et c'est dans cet espoir, avec la volonté de faire un film de vrai cinéma, qu'il envisage, pour le début de l'an prochain, la réalisation d'un scénario dont il est l'auteur : *La Rue du Ciel*.

— Sans reprendre le même sujet, je voudrais faire de *La Rue du Ciel* ce que j'avais fait autrefois d'un film qui m'a porté chance et dans lequel j'étais parvenu, je crois, à donner quelque chose de neuf, *Eldorado*. L'action s'en déroulerait également en Espagne et, pour le caractère du rôle, je voudrais qu'il fût interprété par Viviane Romance. Comme j'avais tenté alors de faire de l'image un moyen propre d'expression, j'essaierai de me servir de la musique et plus généralement du son, comme d'un élément non seulement d'accompagnement, mais susceptible de dégager une impression, d'apporter une émotion directe.

« En attendant, je vais tourner *La Nuit Fantastique*, qui s'appellera d'ailleurs *La Nuit Révée* ou *La Nuit des Songes*. C'est un sujet féerique dont le scénario est dû à Louis Chavance, et dont Fernand Gravey sera le principal interprète. Nous voudrions montrer là comment le rêve peut délivrer en nous certaines forces que nous ignorions... Un jeune homme timide pourra, par exemple, se découvrir, dans un rêve, des possibilités d'audace qu'il ne soupçonnait pas et tirer, dans la réalité, le bénéfice de cette découverte... »

« Je commencerai à tourner au début de décembre... »

Marcel l'Herbier a enfin un autre grand projet qui lui tient au cœur : porter à l'écran la vie de Molière.

— Cela, nous dit-il, parce que c'est une vie très belle, même si l'on ne tenait pas compte de la personnalité artistique de Molière. Autour de l'élément sentimental, il y a l'œuvre admirable du poète, le pittoresque du comédien, toute une époque qu'il serait passionnant de faire revivre.

« Mais si ce film est réalisé, je ne le conçois que dans le programme des grands films nationaux que prépare actuellement M. Galey qui vient de prendre en mains les destinées du cinéma français. Nous avons pris contact à ce sujet et nous sommes d'accord sur les points essentiels. »

« J'aimerais pouvoir compter dans une œuvre comme celle-là sur une distribution qui comprendrait tous les grands noms d'artistes actuels, même en des rôles épisodiques, de façon à faire de ce *Molière* une sorte d'hommage des comédiens d'aujourd'hui à leur Maître d'hier. »

« De même, sur le plan littéraire, tout en utilisant le plus possible les documents historiques, je compte sur la collaboration des plus grands écrivains et dramaturges, chacun d'eux écrivant une partie des textes... Nous aurions ainsi une œuvre de collaboration, une sorte de bilan des valeurs intellectuelles d'aujourd'hui... »

Tels sont les grands projets de Marcel l'Herbier. On peut souhaiter qu'ils se réalisent bientôt dans l'esprit que l'auteur d'*Eldorado* entend leur apporter. Il aura ainsi travaillé une fois de plus à sortir le cinéma français de certaines routines parmi lesquelles il n'est pas très bon de piétiner.

PIERRE LEPROHON.

Marcel l'Herbier, l'un des maîtres de la cinématographie française...

Un bureau aux lignes nettes, d'un modernisme sans outrance. Aux murs, quelques images qui, pour le témoin d'hier, évoquent les plus belles années du cinéma français, celles qui étaient fécondes en recherches et en audaces : des photos de *L'Inhumaine*, des premiers films du maître de céans. Deux grands lampadaires de métal flanquent le bureau. Marcel l'Herbier, assis, le buste droit, parle avec cette clarté qu'il semble aimer et porter sur toutes choses.

Aujourd'hui comme hier, il est plein de confiance, plein de foi en cet art auquel il a déjà donné plus de vingt ans de sa vie et quelques œuvres qui méritent de durer. Il a repris une activité que la guerre seulement avait interrompue et bientôt nous pourrions voir, avec *Histoire de rire*, la première réalisation devant marquer cette nouvelle étape.

— A propos de ce film, il y a une chose sur laquelle je voudrais attirer l'attention. Pour la première fois on pourra lire dans le générique d'*Histoire de rire* : « mis en film par Marcel l'Herbier. » Cela répond, dans ma pensée, à une nécessité. Quand il s'agit pour nous, réa-

Une curieuse image de *L'Inhumaine*, très caractéristique du style de l'Herbier au temps du cinéma muet.

lisateurs, de porter à l'écran une pièce aussi dense, aussi riche que cette farce dramatique d'Armand Salacrou, il est bien évident que notre rôle se borne à une adaptation, que nous ne pouvons et ne devons prétendre faire là une création, ce que j'appellerais vraiment un « film ». Cette adaptation comporte, certes, ses initiatives et ses responsabilités. La transposition de l'œuvre scénique pour l'écran consiste à montrer ce que le théâtre, parfois, ne fait que suggérer ou simplement raconter par le dialogue. Mais ce n'est pas là faire un film : c'est tout bonnement mettre en film, comme l'homme de la radio met en ondes. On s'étonne donc de voir qualifier uniformément de film des choses aussi différentes que peuvent l'être de l'œuvre cinématographique, une bande comme celle dont je vous parle en dépit des allègements du dialogue.

Photos Archives.



Jenny Jugo ne se laisse pas faire... Ah ! mais non.

la jeunesse et le charme. Tenteraient-ils de ne pas l'être ? On s'empresse de les mettre au pas ; une moue câline par-ci, une fille retentissante par-là... Si mal qu'aillent les affaires, vous verrez qu'en fin de compte — pardon, en fin de film — Jenny aura raison et, par surcroît, feignant de s'en moquer pourtant, elle y trouvera un mari...

Le physique est à l'image du moral. On a dit que Jenny Jugo semblait vouée à une perpétuelle adolescence... Des jambes toujours prêtes à courir... Des mains toujours prêtes à riposter aux intentions bonnes ou mauvaises des importuns. Jenny ne craint pas la querelle ! Que dis-je ; elle la provoque, l'excite pour le plaisir d'avoir raison ou de le croire, même quand elle a tort, pour ne pas se laisser dominer ou garder l'avantage du pardon.

En vain claque-t-elle les portes, casse-t-elle la vaisselle ! Le sourire est tapi quelque part, impatient de reparaitre : dans un clin d'œil malicieux, dans ces petites fossettes qui enlacent si gentiment une bouche que la colère ne saurait fermer bien longtemps. Il faut parler, rire, chanter... Mauvais caractère ! mais quel cœur !

Un regard qui condamne, méprise, consent, pardonne, un regard qui est une arme...

Est-il vrai que la jeune Jenny Jugo, alors débutante, se voyait repoussée des studios parce qu'elle était « trop petite », « pas assez jolie », qu'elle ne chantait pas encore ?... Elle commença pourtant en un âge tendre et conquit ses galons comme ses héroïnes gagnent les cœurs, au pas de charge, et sans coup férir !

Déjà, au temps du film muet, Jenny Jugo avait la vedette. Elle était bien connue en France où ses premiers rôles dans *Looping the Loop*, *La Fuite devant l'Amour*, *Les Saltimbanques*, enchantèrent nos concitoyens.

Un nouveau succès attendait chez nous Jenny Jugo, peu de temps avant la guerre, dans *La Jeunesse d'une Reine*, un film qui fut projeté aux « Agriculteurs ». Mais parmi tant d'autres brillantes créations, il nous faut regretter de ne pas avoir vu celle que fit la vedette dans *Pygmalion*, car le rôle était si parfaitement « dans ses cordes » que Jenny Jugo dut y être incomparable.

Elle rattrape aujourd'hui le temps perdu pour nous. Nous reverrons bientôt Jenny Jugo, pétillante et joyeuse, dans d'autres productions et tout le monde, j'imagine, s'en réjouira avec nous !...

PIERRE ALAIN.

Et pourtant, quelle douceur dans ce regard !

Photos UFA. AGE. et Tobis.

Tant d'espièglerie et tant de charme, tant de fantaisie et de pétulance, une tendresse qui ne demande qu'à s'épancher, un caractère impossible et pourtant, une sensibilité si propice à l'émotion... Telle apparaît Jenny Jugo à travers ces personnages transparents dont elle vient d'animer l'écran : « L'hôtesse de l'air », Erika Berghoff, dans un *Amour en l'air*, l'amusante *Nanette*, la *Folle étudiante* et enfin le jeune prof Elisabeth Hansen, qui saura avec tant d'adresse mater sa troupe de jeunes garçons et désarmer son orgueilleux et amoureux collègue...

...Personnages transparents, car l'on sent bien à travers eux le caractère de l'artiste. Elle leur prête avec une bonne grâce souriante tout ce qui se cache en elle de malice et d'ironie, tout ce qu'elle hésite parfois à laisser échapper dans la vie où les gens comprennent si mal la franchise et l'exubérance.

Ainsi la comédienne prolonge, complète et révèle vraiment la femme ! Elle lui permet de donner libre cours à son exquise fantaisie sans crainte d'être rabroucée ou incomprise. Ou si elle l'est, ce ne sera pas pour longtemps ! Les héros de l'écran sont toujours dociles devant

« Vous ne m'en imposez pas, cher monsieur », semble dire Jenny Jugo.

Une petite fille qui sait se défendre.

Une petite fille un grand caractère

JENNY JUGO

Comment ils apprennent leurs rôles

GEORGES ROLLIN

— Moi, j'aime la nuit. Silence sur la grande ville, recueillement, etc., etc... Seulement, voilà, il fait froid; alors, bure de moine, peau de mouton (souvenirs de la guerre), et silence... Des livres, beaucoup de livres.

Ainsi, pour un rôle de médecin, je lis des livres médicaux; pour les mauvais garçons, Carco... Tout cela est une question d'ambiance. En général, je m'agite beaucoup, je crie, je hurle, et j'ai mal à la gorge.

Moralité : Offrir une boîte de pastilles pour la gorge à Georges Rollin le premier de l'an. **Avis :** il aime le réglisse.

DUVALLÈS

— Oh ! mademoiselle, ça me force à vous avouer un petit défaut; peut-être le trouverez-vous gros ? Je suis paresseux ! Je ne lis jamais mes textes moi-même; je me les fais lire, de préférence, le matin, quand je me rase et il suffit qu'on me les lise, je m'en souviens très bien; le seul inconvénient, c'est que, parfois, je me coupe un peu.

Moralité : Si jamais vous envoyez un manuscrit « intéressant » à Duvallès, n'oubliez pas d'y joindre un rasoir électrique ou une bouteille d'eau oxygénée.

FERNAND GRAVEY

— Moi, c'est très simple, pour apprendre mon rôle... je le lis; le seul ennui, c'est que je

par Marcelle ROUTIER

ne suis pas toujours disposé, alors, pour être sûr de ne jamais rater une occasion, j'emporte toujours mon manuscrit avec moi. Non, je n'en ai jamais beaucoup perdu, sauf dans les taxis. Maintenant qu'il n'y en a plus, c'est un risque en moins. La compagnie de Félix m'est indispensable, il m'est très précieux, puisqu'il ne comprend pas ce que je lis ! Qu'est-ce qui vous étonne ? Félix ? Mais c'est mon chien !

Moralité : Longue vie à Félix...

Peut-être que, si ma petite cousine avait eu en sa possession ces précieuses clés, elle serait devenue une grande artiste, car avouez qu'il y en a pour tous les goûts.

Photos N. de Borgoli.



Pourquoi Junie Astor fait-elle un si beau feu ? Lutte contre le froid ?

Drappée dans le rituel tapis de table devant son armoire à glace, ma petite cousine de Bourges créait des rôles, empruntés à la dernière tournée Baret ou à un quelconque *Fils du Cheik*... Elle voulait devenir actrice, actrice célèbre, bien entendu ! Elle ne fut ni l'un ni l'autre, ce qui ne l'empêcha pas d'être heureuse et d'avoir beaucoup d'enfants...

Tout cela est très classique... Mais, *Eux*, les vrais, les acteurs, comment apprennent-ils leurs rôles ?

JUNIE ASTOR

— Il me faut un feu de bois pour apprendre mon rôle. Non, ce n'est pas à cause des restrictions de chauffage ! J'ai toujours aimé cela. Le côté dansant de la flamme, la chaleur... la distraction, mais oui, j'aime beaucoup être distraite quand j'apprends.

« Evidemment, l'été je n'allume pas de feu, je me contente du soleil, mais il me rend très paresseuse; les résultats en sont moins sûrs.

Moralité : Ne jamais donner de rôle à Junie Astor l'été...

YVETTE LEBON

— Avant tout, il me faut mon confort, mes poupées, mon chien *Boum* et, par-dessus tout, mon lit ! L'esprit ne peut se recueillir que lorsque le corps est au repos... Le soir, dans une chambre bien close, on voit mieux les choses, on comprend les livres et les rôles...

Moralité : Ne jamais téléphoner le soir à Yvette Lebon pour lui faire une bonne plaisanterie, elle serait ratée.

MAURICE ESCANDE

— Une philosophie à la portée de tous veut que l'on retrouve la véritable solitude au milieu d'une foule ! Je dois y croire puisqu'il me faut le métro; toutefois, je n'ai pas jusqu'à dire que je choisis les heures d'affluence.

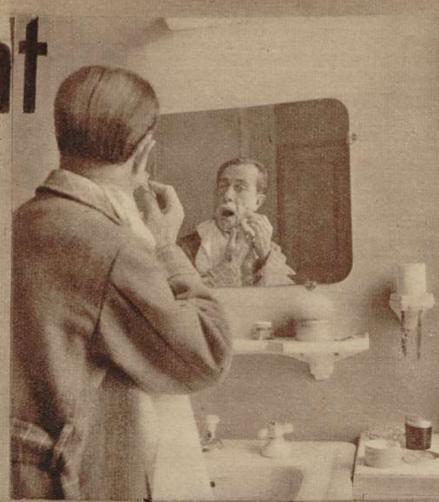
Moralité : Inutile de saluer Maurice Escande dans le métro, il ne vous verrait pas...



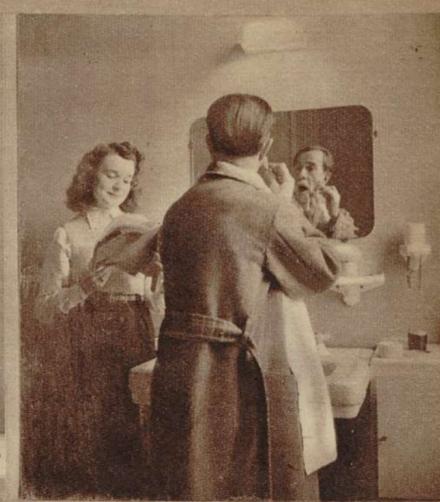
Non, elle apprend son rôle avec ses deux chiens. Pourquoi Yvette Lebon fait-elle son lit sous l'œil sévère de Boum ?



Parce que quand son corps se repose, son esprit est plus clair pour apprendre son rôle.



Duvallès se rase avec beaucoup d'application. Pourquoi est-il si sérieux ? Parce qu'il écoute...



...la lecture de son rôle. Et c'est ainsi qu'il arrive à s'en souvenir...



"Petit pipi au petit chienchien"... Fernand Gravey est bien gentil mais pourquoi se promène-t-il ?



Pour apprendre son rôle. Cette lecture rend Félix, le chien, bien sérieux.

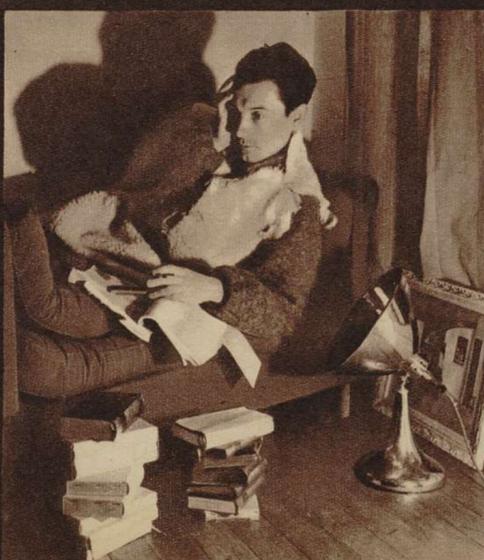
Ça n'est pas pour se porter d'un point à un autre dans un temps minimum... que

Maurice Escande prend le métro, c'est tout simplement pour y apprendre son rôle.



Georges Rollin se sent-il une âme d'explorateur ? Point du tout, il apprend son rôle, mais, résultat inattendu...

...Georges Rollin est trop réaliste et grâce à une bouteille de bordeaux...



...il a pris son rôle trop au sérieux et son ivresse est très réelle. Gageons que s'il ne se souvient pas de son rôle le lendemain, il lui sera difficile de l'apprendre de la même façon.



Jenny Jugo et Albert Mätterstock, le charmant couple de Jenny, Jeune Prof'.



Les films S...

ce film qui nous conduit dans une boîte à bachot. Elle prie sa grâce enjouée et sa frimousse adorable à une institutrice de sixième qui, à la suite d'un accident, se voit confier la classe des « grands ». Ce qui lui arrivera ? Allez le voir puisque cela doit vous amuser. Je ne saurais le conter avec autant de verve et de malice que le film. Vous aurez, en même temps, le plaisir d'applaudir l'artiste charmante qu'est Jenny Jugo.

Autour d'elle de bons comédiens, jeunes et vieux, — jeunes surtout, — lui donnent la meilleure réplique. Citons Albert Mätterstock, Heins Salfner, Hans Schwarz jr, Gustav Waldau.

ARTS, SCIENCES ET VOYAGES

« Un repas sans vin, c'est une fleur sans parfum », affirme-t-on. On pourrait en dire autant du programme sans documentaire.

Comment ne serait-on pas charmé, en effet, par ce voyage que nous fait faire, dans les mers du Sud, ce milliardaire américain qui part à la pêche aux monstres marins ? Car, s'il nous fait assister à ses démêlés, — à ses combats, pourrais-je écrire, — avec ses formidables adversaires il nous fait visiter, à l'escala, de fort pittoresques pays, contrées enchantées, où l'on sait encore être heureux.

Plus heureux, certes, qu'au « pays de la soif » où nous entraîne Jean d'Esme à la suite de *La Grande Caravane*, au sein de ce « désert dans le désert », de ce désert absolu où, sur des kilomètres et des kilomètres, on ne trouve nulle herbe, nulle eau,



Montmartre sur Seine marque les débuts d'Edith Piaf au cinéma.

MONTMARTRE SUR SEINE

C'est un film de débutants. Débuts d'Edith Piaf, au cinéma, débuts de Champi, d'Huguette Faget, d'Henri Vidal, débuts ou presque de Paul Meurisse, débuts de scénariste de Georges Lacombe, qui ne se contente plus de mettre en scène.

L'indulgence est de rigueur : C'est en forgeant qu'on devient forgeron. L'expérience viendra. Les erreurs de cette première tentative ne se reproduiront plus. C'est promis. Le deuxième scénario de Georges Lacombe saura, sans doute, en tenir compte.

Edith Piaf est la vedette du film. Montmartre en est aussi. Il jette une note pittoresque dans cette tendre aventure au cours de laquelle tout le monde est amoureux sans grand espoir. Michel aime Lili, mais Lili aime Maurice, lequel est épris de Juliette que Claude convoite. Cela permet à la petite fleuriste de devenir une grande vedette et à un galant encadreur de se transformer en un ennuyeux accordéoniste. Jusqu'au jour où Maurice et Juliette tomberont dans les bras l'un de l'autre sans se soucier de ce que deviendront les copains.

Georges Lacombe, qui est un de nos meilleurs metteurs en scène, vainqueur des *Musiciens du Ciel* et du *Dernier des Six*, a donné à son nouveau film le maximum de mouvement et d'attrait. Il sait manier une caméra et diriger des interprètes. Cette fois encore, en dépit de quelques incompréhensibles maladresses, il a donné de la vie à une bleuette comme il en pousse sur les pentes joyeuses de la Butte. Il a joué à cache-cache avec Montmartre, et il a eu le dernier mot. Montmartre est là, à l'ombre de son Sacré-Cœur, et participe à l'action dans toute la mesure du possible.

On ne peut pas reprocher à Edith Piaf d'avoir un rôle qui ne lui va pas très bien. Elle n'est pas responsable et dépense



Malgré le sourire ironique de ses élèves, le jeune Prof' ne se trouble pas.

JENNY, JEUNE PROF'

des qualités indéniables pour ajuster à sa taille un personnage trop petit pour elle. Elle est excessivement adroite et constitue un des principaux attraits du film. A ses côtés, Paul Meurisse excelle dans un personnage assez inconsistant ; Sylvie, qui semble destinée à jouer les mères ennemies des arts et des artistes ; Jean-Louis Barrault, dans un rôle qui lui est inférieur ; Roger Duchesne, Champi le raconteur d'histoires ; Denise Grey, Duvalles et Pierre Labry, qui ne font que de trop brèves apparitions, donnent la main à deux nouveaux venus, Henri Vidal et Huguette Faget, qui font d'heureux débuts et dont l'avenir dira s'ils sont de la graine dont on fait les vedettes.

Jenny, jeune prof' prouverait, s'il le fallait, qu'il faut peu de choses pour faire un bon film ou tout au moins un film agréable. Une histoire pas trop banale, quelques grammes d'imprévu, des gags pas trop usés, certaines trouvailles, un soupçon d'esprit, un dialogue de bonne compagnie et voilà l'affaire.

Ce qui ne veut pas dire que cela soit facile. Il y faut simplement un talent prêt à rire. Autrement dit, mieux vaut ne pas s'y risquer si l'on n'a pas la joie au cœur, l'esprit libre et le goût des plaisirs simples et souriants.

Le metteur en scène Erick Engel et le scénariste Fritz Schiefert nous prouvent qu'ils sont gens à égayer leur public simplement mais sûrement. On trouve dans leur film tout ce qu'il faut pour s'amuser sans se casser la tête, tout ce qui procure un plaisir certain et sans arrière-pensée. C'est frais, jeune, vif, et ça fourmille d'un tas de choses drôles ou agréables. Un bon point n'est pas suffisant pour récompenser un tel mérite.

Jenny Jugo est l'exquise, la spirituelle, la mutine interprète de

nulle trace de vie, fût-elle végétale, fût-elle minérale. C'est cette immensité désolée, où rôde la mort, qu'emprunte pourtant, chaque année la caravane qui va chercher du sel.

Charmant voyage aussi que celui que l'on fait au pays des automates. Certains de ces merveilleux joujoux pour grandes personnes ont coûté des trésors d'ingéniosité et de patience.

Six minutes en 1900, c'est encore une jolie randonnée, randonnée dans le passé, restituant, en quelques images qui ont la saveur des choses enfuies, un art cinématographique alors bégayant mais qui devait devenir singulièrement éloquent.

L'Appel du Stade nous emmène au pays du Sport. C'est en l'occurrence le pays basque, lieu natal de M. Borotra, où le metteur en scène Marcel Martin a tourné son film.

C'est moins, d'ailleurs, un film documentaire, qu'un film de propagande. Il s'agit de justifier, auprès du public, l'importance que prendra désormais l'éducation physique à l'école. On le fait sur un scénario adroit de Jean-Georges Auric et grâce à une mise en scène de Marcel Martin qui déroule de belles images saines et claires. Mais lorsqu'on nous montre des instituteurs sous les traits de jeunes athlètes beaux et forts, rompus à tous les sports, cela boucle un peu les idées qu'on s'était faites jusqu'alors sur le personnage.

Sans compter que confier des rôles d'instituteurs à des pompiers, cela peut être considéré comme une allusion blessante pour le corps enseignant. Car l'équipe spéciale des sapeurs-pompiers de Paris, dont on connaît la virtuosité, prête à ce film un concours qui n'est pas négligeable.

Didier DAIX.

LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

NOTRE ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE de JEAN VALROGER (8) d'après le film de ROLF HANSEN

RESUME

Detlev von Blossin a épousé, à Vienne, une célèbre cantatrice, la Corvelli. Malgré les supplications de son mari, elle a continué sa carrière théâtrale et ne tarde pas à renouer des relations avec son ancien amant, le comte Oginski... Detlev est rentré seul dans que sa femme se serait suicidée, à Vienne, peu de temps après l'arrestation d'Oginski, condamné pour détournement de fonds.

Ce suicide n'est cependant qu'un simulacre... La Corvelli, demeurée seule, tente une vaine démarche pour se rapprocher de son mari. Elle apprend au château que Detlev va épouser une jeune fille, Louise, et, ne voulant pas briser à nouveau son bonheur, elle s'efface...

Elle rentre alors en Italie, réduite à recommencer, sous un faux nom, de pénibles débuts de chanteuse. Oginski, sur ces entrefaites, est sorti de prison.

DISTRIBUTION :

Antonia : Zarah Leander.
Detlev : Hans Stieve.
Louise : Eva Immermann.
Oginski : Siegfried Breuer.

Un vertige soudain a ébloui Stephan Oginski. Il dégringole l'escalier du cercle, en bouculant tout le monde.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ? demande une habituée qui monte à la salle de jeux. Tu as vu un spectre ?

— Peut-être.

En Italie, Antonia est encore descendue d'un degré. Elle chante dans un bouge de Milan tenu par un certain signor Filippi, et que fréquente la basse pègre de la ville. Chaque soir, elle touche un salaire de quinze lires et c'est en vain que Barbaccia s'efforce d'obtenir un petit supplément. Mais sa voix est toujours aussi belle, aussi pure. Elle chante :

*Je salue ton ombre
Elle ne me quitte jamais.
Elle peut m'emporter...
Et à chaque seconde.*

— Bonjour, Antonia ! lance soudain une voix gouailleuse. Tu ne me reconnais pas ?

Elle se retourne et aperçoit Oginski.

— Tu m'as donc tout de suite retrouvée ? dit-elle d'une voix lasse, en venant s'asseoir à sa table.

— C'est gentil de m'avoir tout de suite reconnu. Tous mes amis n'en font pas autant.

— Tu as beaucoup changé, Stephan...

— La prison change un homme, ma chère.

— C'est terrible.

— Tu m'as mis toi-même sur le chemin...

— Que viens-tu faire ici ?

— T'aider.

— Je n'ai pas besoin de ton aide.

— Ah ? Il me semble pourtant que si Antonia Corvelli chante devant des voyous, dans un bouge de Milan... Non, ma chère, tu ne devrais pas faire ça. Qu'en dirait ton mari ?

— Ne parle pas de lui, pour tous les autres, je suis morte. Je n'ai jamais plus eu de ses nouvelles.

— Non. Mais moi, j'en ai eu. Cela t'intéresse peut-être ?

— Eh bien, voilà : il va bien, il s'est remarié avec sa cousine. Il a même un enfant.

— Pourquoi ne serais-tu pas remariée ?

— Naturellement. Un veuf peut se remarier. Mais il faut qu'il soit réellement veuf.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi donc ? Vois-tu, il y a dans le code pénal un paragraphe bien désagréable. Marié avec deux femmes... C'est de la bigamie, ça, ma chère. Je crois qu'il faudrait attirer son attention là-dessus, hein ?

— Stephan, tu ne peux pas tomber aussi bas ! Laisse Detlev tranquille ! Souviens-toi : tu m'as aimée autrefois... Au nom de cet amour, je ne peux pas abandonner Antonia Corvelli dans un bouge de Milan... Je vais faire une démarche auprès du baron, et je veux que cette démarche soit faite de ta part. Réfléchis jusqu'à demain, Antonia ! J'habite à l'Albergo Catulla...

CHAPITRE XII

Blossin est en pleine moisson. Tout brûle. Tout rit. Tout brûle. Dans le ciel. Dans les âmes. La Poméranie a oublié sa condition misérable pour n'être plus qu'un immense feu de joie.

Detlev a définitivement effacé les souvenirs. Six ans ont passé ! Un beau garçon lui est né, de Louise. On l'appelle Petit-Detlev. Il est rieur, gai, vivant.

... Paix, paix profonde...
Pourquoi faut-il qu'un spectre du passé vienne la troubler ?

Oginski s'approche lentement de Detlev qui discute avec des moissonneurs, près d'une grange.

— Monsieur le baron peut-il me recevoir ?

Un paysan transmet la demande à Detlev.

Oginski, en attendant, allume sa pipe. Mais Detlev surgit, furieux :

— Eteignez ça tout de suite, vous ! Vous voulez donc mettre le feu à ma grange ?

Le visiteur s'exécute, avec son pâle sourire.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, monsieur le baron ? Nous avons eu le plaisir, il y a quelques années...

— Je ne me souviens que trop bien ! C'est vous qui avez précipité Antonia dans le malheur ! C'est vous qui êtes responsable de son suicide !

(A suivre.)



Antonia avait vécu six ans d'une vie misérable au hasard des tournées de province...

Libéré, Oginski est retombé dans ses vices...

Donc, Stephan joue et boit.

Depuis sa sortie de prison. Fièrement. Et jusqu'au jour où l'administrateur du cercle, poliment, le pousse vers la porte :

— Assez, monsieur le comte. Vous avez assez joué ! Veuillez vous éloigner maintenant...

— Mais attendez, je vais emprunter ! Je vais rembourser ! La moitié de Vienne me connaît...

— Et l'autre moitié vous connaît également, monsieur le comte Oginski... Elle sait aussi bien que moi où vous avez passé ces dernières années.

— J'étais victime d'une horrible machination politique, je le jure...

— Politique ? Nous ne nous en occupons pas ici, monsieur le comte. Ce que vous faites, permettez-moi de vous le dire, ressort plutôt du droit commun : vous jouez, vous perdez, vous faites des dettes et vous ne les remboursez pas... Alors, monsieur le comte, pour éviter des incidents pénibles, veuillez décamper...

Oginski, en haussant les épaules, se dirige vers la porte.

— Fichu... murmure-t-il.

Mais, en sortant, il se heurte au ténor Thomaso Rezzi.

— Maître, vous voilà de nouveau Viennois ?

— Eh oui, voilà huit semaines que je chante à nouveau à l'Opéra de Vienne...

— A propos, où nous sommes-nous rencontrés pour la dernière fois ? N'était-ce pas, avant 48, chez cette admirable et pauvre Corvelli ?

— Pourquoi « pauvre » ?

— Parce qu'elle s'est suicidée, pardi... Le suicide n'est pas une solution. Moi, j'ai souffert plus qu'elle et je survivis, voyez-vous.

— Mais qui vous dit qu'elle s'est suicidée. Je n'en suis pas sûr. Imaginez-vous que je viens de rencontrer en Italie, une cantatrice qui lui ressemble comme une sœur jumelle. Un peu vieillie et flétrie... Mais la même voix : une voix d'or ! Qui ne reconnaîtrait pas la voix d'Antonia Corvelli ?

— Où était-ce ? Quand ?

— C'était à Bergame, il y a un peu plus de deux mois... Et je jurerais que c'était elle...



... de la Semaine



Harry Baur, un père qui semble bien sévère.

Péchés de jeunesse



Il n'y a pas que les jolies femmes pour désirer connaître l'avenir. Yvette Chauviré et Jean Bobillot dans une scène charmante du film.



Photos Continental-Films.

MAURICE TOURNEUR, au nom prédestiné, a dépensé dans ce film sa grande adresse de réalisateur roué à toutes les finesses, à toutes les subtilités de son art. *Péchés de jeunesse* nous offre du travail bien fait, de la « belle ouvrage », solidement bâtie, soigneusement exécutée et tendrement finiguée. Sans ostentation, sans audaces inutiles, mais avec un dévouement constant au scénario qu'elle illustre, sa mise en scène conduit l'action — les actions, devrais-je écrire — avec une sûreté tranquille, une sérénité dont tout le film est empreint.

Le scénario d'Albert Valentin, conçu selon une formule qui nous valut déjà *Carnet de Bal* et *Parade en Sept Nuits*, entre autres, se compose de quatre sketches. C'est un procédé ingrat, difficile à réussir. Mais ici, les quatre sketches, amenés par un bon départ, sont de qualité, et le dernier a la bonne idée d'être le meilleur. Elle a, cette quatrième partie du film, une fraîcheur, un optimisme tout à fait séduisants. On y voit un homme d'une espèce assez rare ; sachant employer sa fortune comme nous voudrions tous pouvoir le faire et parvenant à accommoder son égoïsme avec la charité. Un véritable conte de fées moderne ! Il n'en faut pas plus pour faire briller une larme ou deux aux yeux des spectatrices sensibles.

Michel Duran et Charles Spaak, qui ont fait le découpage et le dialogue, se sont laissés aller à leur talent, ce qui doit leur être chose aisée tant on sent en eux d'heureuse facilité. Ils en ont profité pour semer leur travail de trouvailles jolies, d'idées charmantes, de répliques vivaces, comme en s'amusant.

L'histoire est originale et pittoresquement contée. Elle tient dans le repentir d'un célibataire, Armand Lacalade, qui, au terme d'une vie joyeuse, après avoir abandonné quatre enfants sur le bord de son chemin d'amour, sent naître en lui le sentiment de la paternité. Il part à la recherche de ses fils. Le premier est restaurateur. Sa vie est active, mais heureuse. Son père ne peut plus rien pour lui. Le deuxième est compositeur. Il a un ballet reçu à l'Opéra. Armand tombe en pleine répétition générale. C'est le succès. Les portes de la gloire s'ouvrent toutes grandes devant lui. Le troisième... Ah ! le troisième ! Celui-là n'est pas son fils. Notre héros a été dupé par une femme de rencontre qui lui fit le « truc de la paternité » dans le but de lui soutirer de l'argent.

Quant au quatrième, c'est encore un enfant. Il vit dans un orphelinat, un pauvre petit orphelinat minable et désolé où sa mère est surveillante. Elle a souffert, et la plaie n'est pas encore refermée quand il vient la surprendre. Pardonnerez-t-elle ? Oh ! non, et elle refusera de lui dire quel est celui de ces petits malheureux qui est son fils. Mais les vacances approchent, et le riche célibataire offre sa propriété campagnarde à la folle ardeur de tous ces petits bonshommes qui, sans cela, eussent dû passer l'été à l'orphelinat.

Là, dans l'émerveillement de voir cette admirable jeunesse resplendir au grand air, il croira reconnaître son fils dans chacun de ses petits pensionnaires et ce n'est que le jour du départ que la jeune maman lui dira enfin la vérité, lui donnant, en même temps, l'occasion de racheter ses fautes passées, ses péchés de jeunesse, en gardant près de lui le fils retrouvé et tous ses petits camarades moins heureux. Cette histoire, qui doit satisfaire tous les cœurs purs, est jouée remarquablement par Harry Baur, qui trouve dans ce rôle le moyen d'enrichir encore un palmarès glorieux. Il a su avec beaucoup d'adresse et de tact faire de la tendresse avec de l'égoïsme et côtoyer la pitié sans se laisser aller à des excès tentants.

Tout le monde, d'ailleurs, est excellent. Maurice Tourneur connaît l'art de faire jouer ses interprètes et cela ne date pas d'hier. Pierre Bertin, Pasquali, Marguerite Ducouret sont parfaits. Suzanne Dantès aussi, sans oublier la charmante Yvette Chauviré que l'on voit danser. Georges Chamarat, Jacques Varennes, Guillaume de Sax, Marcelle Monthil. Mais c'est à Lise Delamare, cette fois, que je veux offrir les plus jolies fleurs. Elle a joué la plus jeune des femmes qui donneront des fils à cet homme qui ne les méritait guère, avec une émotion, une délicatesse, une fierté qui lui font honneur. Elle a su ne pas être que belle.

Didier Daix.

Ce que vous voulez savoir...

Le jeu des questions indiscrètes continue.

Cette semaine, c'est Madeleine Renaud, que nous applaudirons bientôt dans *Remorques*, qui a subi le supplice de l'interview.

Elle y a répondu avec tout son charme... et toute sa sincérité.

MADELEINE RENAUD

1° Vous avez un fils. Parmi vos qualités, lesquelles aimeriez-vous retrouver en lui, et, parmi vos défauts, lesquels souhaiteriez-vous lui éviter ?

...C'est bien difficile de répondre à une question pareille... J'ai sûrement des qualités et puis beaucoup de défauts, seulement c'est idiot, maintenant je ne sais plus les retrouver... Ah ! si, pourtant ! Il y a une chose qui me désole chez mon fils, c'est sa paresse... Je voudrais qu'il ait comme moi l'amour du travail... Il est si jeune, dites-vous ?... Tout de même, il a dix-sept ans, et moi, à son âge, je débordais d'activité... Enfin, patientons, cela lui viendra j'espère, car il connaît dans le travail les plus belles satisfactions... Maintenant, je ne tiendrais pas à ce qu'il ait, comme moi, l'amour de l'amour... Je ne sais pas, il me semble que ce n'est pas souhaitable de tant aimer l'amour... Et cependant quelles joies profondes, intenses cela vous donne... Mon Dieu que tout ceci est délicat... Il sera comme il pourra, mon fils, après tout...

2° Avez-vous déjà raté un rôle qui vous tenait à cœur ?

Justement, cela vient de m'arriver... Je tenais beaucoup à interpréter *l'Annonce faite à Marie*, de Paul Claudel. C'est une pièce admirable, d'une beauté unique... Reçue à la Comédie-Française, elle devait y être jouée, mais notre administrateur, par gentillesse, a permis au *Rideau des Jeunes* de la reprendre avant

« Être tranquille au coin du feu... » Non, cela ne suffit pas à Madeleine Renaud, mais courir, pleurer, rire, vivre enfin... « Je ne suis pas faite pour être vieille, je ne veux pas. »



« Madeleine Renaud aurait aimé vivre la vie de Colette, mais pas seulement par amour des livres... « Comme Colette, tout mener de front, tout éprouver, tout connaître, tout comprendre... »

nous... Maintenant, il nous faudra attendre sans doute longtemps avant de l'inscrire au répertoire... C'est une grosse déception pour moi...

3° Aimeriez-vous être plus grande ?

Oh oui !... quelques centimètres de plus et je pourrais aborder une quantité de rôles qui ne sont pas de mon emploi, étant donnée ma taille...

4° Aimeriez-vous corriger les petits défauts des gens ?

Pour être très franche, j'aimerais beaucoup cela ; malheureusement, j'ai remarqué que c'était peine perdue et qu'il était parfaitement vain d'essayer de modifier quelqu'un. Vous y êtes déjà arrivé, vous ?... Non, naturellement ; d'ailleurs, si ce n'était le besoin d'idéaliser ceux qu'on aime, pourquoi chercherait-on à corriger un caractère ?... Il faut prendre les gens tels qu'ils sont, et puis, d'abord, il n'y a pas moyen de faire autrement...

5° Y a-t-il des sujets sur lesquels vous et votre mari avez des idées différentes ?

Madeleine Renaud hésite... Naturellement, elle n'est pas toujours d'accord avec Jean-Louis Barrault... Quant à dire pourquoi et sur quoi, c'est vraiment très indiscret, il vaut mieux choisir le gage... Comme ceci il y aura trois contents, dont voici les noms :

- Mlle Y. Somon, de Lomme (Nord).
- M. Godet, de Crosnières (Sarthe).
- M. Marcel Riclet, de Graon (Mayenne).

6° Y a-t-il quelqu'un dont vous enviez la situation ?

Je n'envie personne, mais il est bien des choses et des gens que j'admire... Ainsi, tenez, Mme Colette, il me semble que j'aurais aimé être à sa place... Quelle existence pleine, complète, et quelle réussite !... Dans son art, elle atteint les sommets ; dans sa vie, les plus petites choses trouvent en elle un écho. Elle a su tout mener de front, tout éprouver, tout connaître, tout comprendre et transformer cet appétit de jouissance, cette joie de vivre en une richesse dont chacun peut maintenant avoir sa part... N'est-ce pas merveilleux qu'il y ait de tels exemples ?...

7° Avez-vous peur de la vieillesse ?

Oh ! je pense à ça avec horreur... Voyez-vous, je suis trop près de la terre et de ses plaisirs pour ne pas vouloir en profiter jusqu'à la dernière seconde... J'aime la vie avec passion, et ce qui me plaît, c'est de la sentir couler dans mes veines, de l'éprouver à chaque instant toute chaude, toute palpitante... Les joies de la vieillesse me laissent totalement indiffé-

rente ou plutôt, non, je ne les comprends pas... Etre tranquille au coin du feu. Avoir un chat sur les genoux... Manger une bonne petite crème à la vanille tous les jours... et puis regarder les autres courir, s'amuser, pleurer, rire, vivre enfin, sans pouvoir se joindre à eux... Non, non, je ne suis pas faite pour être vieille, je ne veux pas !...

8° Vous souciez-vous de ce que les autres pensent de vous ?

Ma foi, oui, je ne jouerai pas à l'esprit à part. J'aime être aimée et ne déteste pas qu'on me le dise... sans chercher à savoir ce que les gens pensent de ma personne ; s'il m'arrive de l'apprendre, cela m'intéresse et provoque certainement en moi des prolongements... Surtout lorsque ce sont des critiques... et tenez, à ce propos, je ne suis pas de celles qui affectent de dédaigner les avis de la presse... Lorsque je crée un rôle, il me plaît de connaître l'impression des critiques dramatiques... et j'avoue franchement que lorsque j'y trouve des choses désagréables, cela me touche beaucoup...

9° Avez-vous déjà écrit une lettre de réclamation ou de protestation ? A qui ? Pourquoi ?

Eh bien ! il y a quelqu'un avec qui je ne suis jamais d'accord ? c'est mon percepteur ! Chaque année, il reçoit de moi une lettre qui réunit en même temps les réclamations et les protestations... Je crois bien que ce sont les seules fois où je manifeste, par lettre, des vertus combattives !...

10° Quel est votre mauvais penchant, celui dont vos amies vous font souvent un reproche ?

C'est encore une question qui me vide la mémoire... Un mauvais penchant ? Oh ! je ne trouverai jamais ! Pourtant, il y a quelque chose que mes amies me reprochent souvent, c'est cette angoisse que j'ai devant la vie et qui me fait toujours voir le mauvais côté des choses... Cela vous étonne ? Je n'ai pas l'air d'une inquiète ? Et, cependant, si vous saviez comme cela me gêne de manquer d'audace à ce point... Tenez, voilà un défaut que je voudrais éviter à mon fils... On est très malheureux d'hésiter ainsi face aux événements et de commencer, d'abord, par désespérer, avant que de lutter...

Frédéric STANE.

MÉTRO POUR TOUS



Madeleine Sologne et Jacques Dumesnil se présentent au poinçonnage.

Le métro à la sortie des spectacles présente un aspect bien pittoresque et des plus amusants. Les comédiens et les spectateurs qui, tout à l'heure, se trouvaient séparés par les feux de la rampe se trouvent réunis côte à côte dans la foule qui se bouscule et s'entasse dans le wagon de première.

On sympathise vite. On se renseigne : — Vous n'avez pas l'habitude de la ligne, eh bien, à la correspondance, faites vite, car vous risquez, étant donné l'heure, de rater la dernière rame !

L'admirateur qui se trouve tout près, désirerait bien demander un autographe, mais ce n'est pas possible avec tout ce monde qui joue des coudes, qui s'entrechoque avec le sourire sur les lèvres.

La première fois que j'ai pris le métro de minuit qui, à vrai dire, est celui d'onze heures, j'ai fait des rencontres imprévues qui m'ont étonné fortement. Il y avait de quoi et j'étais demeuré plus d'une année et demie absent de la capitale.

Ce grand fantaisiste qui, autrefois, roulait dans une luxueuse Chrysler doit se contenter du métro pour se rendre au Casino de Paris et, lorsque la représentation est terminée, il l'utilise encore pour retourner chez lui.

Les noctambules d'aujourd'hui finissent par se connaître et de nouvelles amitiés naissent ainsi, au hasard

des rencontres. A vous qui aimez voir vos vedettes préférées, en chair et en os, je vais faire quelques révélations. Maurice Chevalier est un habitué de la ligne n° 2 entre Etoile et Clichy. Jacques Dumesnil peut être rencontré dans les alentours de Pasteur ; Blanchette Brunoy, près de Barbès ; Louise Carletti aussi ; Madeleine Sologne prend souvent le métro à Saint-Augustin et Jean Tissier, qui était un client de la station Exelmans, doit aujourd'hui aller à pied jusqu'à Michel-Ange-Auteuil. Etoile a la clientèle de Viviane Romance. Sablons, sur la ligne n° 1, a celle de Dan'èlle Darrieux et de la plupart des vedettes qui habitent Neuilly.

Mais la ligne la plus fréquentée par les artistes de cinéma c'est celle de la porte d'Auteuil. Dans chaque rame,

vers onze heures du soir, on est certain de rencontrer une vedette de films. J'y ai maintes fois rencontré André Luguet, Mireille Balin, Georges Grey, Charles Vanel, Jean Murat, Fernand Gravey, et par le dernier métro, parmi les voyageurs qui descendent à Jasmin, on est certain de découvrir un couple timide et effacé, celui que forment Yvonne Printemps et Pierre Fresnay.

Cette énumération est incomplète. Le métro est devenu le moyen de transport le plus en vogue, le plus démocratique. Chasseurs d'autographes, vous savez maintenant où vous pourrez joindre vos idoles. Mais attention, vous risquez fort, ayant obtenu la signature tant désirée, de rater votre correspondance.

GERMAIN FONTENELLE.

Le portillon s'est fermé trop tôt. Il faudra attendre la prochaine rame.



LE GUICHET DES VEDETTES



Michel Marsay (de dos), retrouve Madeleine Sologne au guichet.

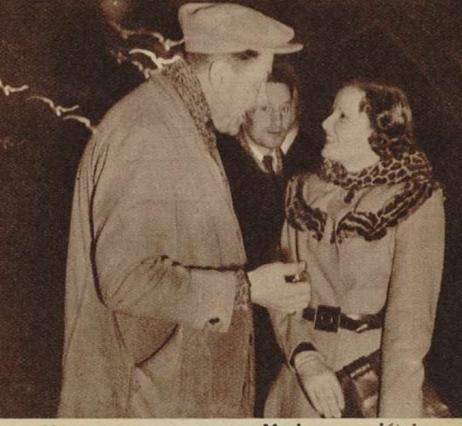


Louise Carletti va prendre son billet.



Jacques Dumesnil a une autre méthode : quand il est pressé, il resquille.

On se rencontre sur le quai entre camarades. — Bonjour, Georges Grey ! — Bonjour, Louise Carletti.



Une autre rencontre avec Marius, propriétaire d'un petit restaurant.

Madeleine Sologne a le sourire. Elle aura quand même sa correspondance.



UN JOURNALISTE AU STALAG

ou les Aventures d'un prisonnier dans les Studios allemands



George Fronval vu par J. Gauvin, un camarade de captivité.

Prisonnier matriculé au stalag VII A, notre collaborateur y rencontre quelques camarades. Il part ensuite travailler en kommando à Munich. Après avoir été machiniste dans un film de Harry Piel, il passe, ainsi que ses camarades, aux ateliers de la Bavaria où il retrouve G.-W. Pabst, le célèbre metteur en scène.

Le même jour, dans l'après-midi, je devais retrouver Pabst. Celui-ci se montra fort surpris de me rencontrer. Il fut fort aimable et au cours de notre conversation, qui dura dix bonnes minutes, il me dit qu'il ferait son possible auprès de la direction pour me trouver un emploi en rapport avec mes compétences.

— Je savais, me déclara-t-il, que des prisonniers français devaient venir travailler à la Bavaria, mais j'étais loin de me douter que vous seriez parmi eux.

Et Pabst me demanda des nouvelles de Paris, de mon dernier film, qu'il n'avait pas vu entièrement monté.

— Et Micheline Presle ?

— Elle va très bien. Elle est en passe de devenir une grande vedette. On la réclamait pour plusieurs films lors de mon dernier séjour à Paris.

— Tant mieux. Elle le mérite, car elle a beaucoup de qualités.

Et après une cordiale poignée de main, G.-W. Pabst s'éloigna. Alors, je m'adaptai à mon nouveau métier. Certes, il m'arriva plusieurs fois de me taper sur les doigts avec mon marteau, d'avoir quelques difficultés à porter un objet un peu trop lourd, mais ce furent des petits détails sans importance. Les machinistes allemands se montrèrent d'excellents camarades. Ils nous prêtèrent assistance, nous prodiguèrent des conseils et, de temps à autre, nous apportèrent soit des cigarettes, soit des tartines de pain beurré. Une excellente amitié nous rapprocha les uns des autres.

Pendant quinze jours, je fis partie de l'équipe de l'atelier ; je collaborai à l'édification des décors, faisant de réels progrès dans le maniement du marteau. Un beau matin, on m'annonça que j'étais affecté à une nouvelle équipe, celle-ci faisant dans le parc, près de la piscine, du terrassement. Manier la pelle, charger des camions de terre n'a rien de bien réjouissant. Heureusement, ce travail ne dura que quelques jours. Un matin, je retournai à mes premières fonctions les reins fatigués, les mains calleuses. Mais un nouveau changement devait se produire le surlendemain.

Je deviens machiniste.

Pabst réalisait donc *Philine*. Ce film, aujourd'hui, a changé de titre et est devenu *Komödianten*, ce qui signifie « Comédiens ». C'est l'histoire de la Neuberin, une des plus grandes



Des prisonniers français ont tourné dans *Komödianten*. Voici au premier plan deux des principaux interprètes, Richard Hansler et Ench Ponto. Derrière eux, plusieurs Kriegsgefangenen. A droite, notre collaborateur, George

actrices allemandes qui, ayant débuté dans une troupe ambulante, devint la vedette des principaux théâtres d'outre-Rhin et alla jouer devant l'impératrice de Russie. La réalisation de *Komödianten* demanda — rien qu'à Munich, car le film fut terminé à Berlin — plus de six mois de travail. Les décors étaient de von Borsody et les prises de vues de Stéphan. L'architecte et le chef opérateur étaient très sympathiques, d'ailleurs comme tous ceux avec qui nous eûmes à faire à la Bavaria.

Un matin, alors que je transportais de grands panneaux en



dianten. Voici au premier plan deux des principaux interprètes, Richard Hansler et Ench Ponto. Derrière eux, plusieurs Kriegsgefangenen. A droite, notre collaborateur, George

presque tous les français. Chacun avait un mot de réconfort pour nous. Je n'oublierai pas la petite Bettina Anspach qui, nous voyant pour la première fois, nous dit : — Bonjour, messieurs, puisque vous êtes là, j'aurais l'occasion de bavarder un peu avec vous, car il m'est très agréable de parler le français avec des Français. Et vous savez, je parle bien votre langue, car j'ai fait mes études à Paris, à la pension La Fayette. Paris est une ville magnifique que j'aime beaucoup. Henry Porten, la grande actrice allemande, joue dans *Komö-*

contreplaqué, on vint me chercher avec un camarade ; j'étais prêt au service de la « Bühne » pour d'importantes prises de vues dans un immense hangar où l'on avait construit un décor d'extérieurs, dans lequel évoluait une très importante figuration. Mon nouveau travail me plut énormément ; il n'avait rien de compliqué. Il consistait à déplacer la caméra lors des changements d'angles, à modifier l'emplacement des accessoires gênant les prises de vues, à tenir le câble électrique lors des travellings. Un emploi de tout repos. Et puis, ce qui me plaisait, c'était que j'étais en contact avec les artistes, avec les techniciens, que j'assistais aux prises de vues ; bien mieux, j'y collaborais. Mais ce travail devait être temporaire, deux jours seulement, le temps de finir ce décor. Heureusement, avec mon camarade, nous fûmes affectés à la Bühne et les deux jours durèrent trois longs mois. J'avais pour chefs Christophe et Hans, deux Bavarois excessivement gentils, auxquels nous donnâmes des leçons de français qui amusèrent beaucoup G.-W. Pabst.

Noël en Bavière.

A la Bavaria, nous avions comme chef un ancien officier allemand qui, lors de l'autre guerre, avait été interné au Japon durant quatre années. Cet homme, que nous appelions le Major, fut pour nous une véritable providence. Avions-nous besoin d'une table pour jouer au ping-pong ? Il nous la faisait donner le jour même. Désirions-nous un accordéon ? Il nous en faisait acheter un. Il n'est pas un souhait que lui ait formulé un prisonnier qui n'ait pas été réalisé, à condition que ce fût possible et conforme au règlement.

Qu'il me soit permis de rendre, ici, hommage à la courtoisie et à l'amabilité du Major Buttersack. Tous les prisonniers du Kommando 2240 garderont j'en suis sûr, comme moi, dans leur cœur, le réconfortant souvenir de sa paternelle bienveillance.

A Noël, la Bavaria nous offrit un magnifique dîner. Nous mangeâmes dans la grande salle de l'auberge dont une partie des bâtiments nous servait de logement. Nous eûmes une table avec une nappe blanche, un menu dont il serait malséant de

dianten. C'est elle qui incarne l'impératrice de Russie. Elle a beaucoup de majesté et d'allure. Comme un jour je me permettais de lui dire toute l'admiration que j'avais pour elle et que je citais les principaux films, elle fut toute émue.

— Merci, me dit-elle, les Français sont toujours galants.

Et elle me demanda si je me trouvais bien à la Bavaria ; elle me souhaita un prompt retour dans mon pays. Elle me parla de la France avec émotion.

Quant à Käte Dorsch, qui était la vedette du film, elle fut pour les prisonniers d'une rare sollicitude. Non pas qu'elle nous témoignât une attention particulière. Non, mais ce qui était beaucoup, elle ne fit aucune différence entre les ouvriers allemands et les « Kriegsgefangenen ». Chaque matin, elle nous saluait d'un sourire. Chaque semaine, comme les civils, nous reçûmes nos trois jetons de bière et notre paquet de cigarettes, et, le film terminé, nous touchâmes la même gratification.

Je dois dire que je conserve de mon séjour à la Bavaria, et principalement du premier film dans lequel j'ai travaillé, un souvenir ému. Directeurs, techniciens, ouvriers, artistes et même figurants nous témoignèrent toujours une réelle sympathie. Comme cela était bon, à nous autres, pauvres exilés.

parler par ces temps de restrictions. Dans notre chambre commune, un gigantesque sapin tout enluminé et garni de rutilantes guirlandes se dressait. L'après-midi, nous pûmes improviser un spectacle sur une scène édifiée grâce aux matériaux que nous avait prêtés la Bavaria et avec des costumes venant du magasin d'accessoires du studio.

Certes, nous pensâmes tous, aux autres Noël, à ceux que nous avions passés dans la joie, avec les nôtres ; dans notre exil, cette journée de Noël 1940 nous parut triste mais un peu de soleil y brilla grâce aux attentions de la Bavaria et du Major Buttersack.

Je tourne dans le film de Pabst.

Le 9 janvier devait se produire un événement des plus inattendus et assez sensationnel. J'en conviens.

(A suivre.) GEORGE FRONVAL.

Un prisonnier machiniste (dessin de George Fronval).



Notre courrier

En raison de l'abondance du courrier, il ne sera répondu que contre 2 francs en timbre-poste.

Yalla Siden. — Je m'intéresse beaucoup au cinéma, non seulement en spectateur, mais en technicien... Oui, vous pouvez vous procurer des ouvrages racontant la vie des studios, par exemple : *Panorama du Cinéma*, de Chansol ; *Le Cinéma*, édité par Buchette, Brassinach, Louis Deluc et Michel Coissac ont écrit également des livres traitant de ce sujet. Mais oui, vous pouvez envoyer des sujets d'articles, et s'ils intéressent notre rédacteur en chef, nous les retiendrons. Votre lettre a été transmise à Henri Decoin.

Az2 + Bz = 0. — Trouve que les concours sont la meilleure forme publicitaire et a répondu à notre concours des photos, mais malheureusement, elle s'est trompée, la photo n'était pas le symbole du film « Ici l'annonce », mais était le symbole du « Réalisateur ». Vous voudriez qu'il y ait un très grand concours véritable casse-tête chinois. Vous êtes une petite compliquée, mais vous allez sans doute être satisfaite, car nous allons annoncer sous peu un nouveau grand concours qui s'adressera à tous nos lecteurs de province. Nous sommes très flattés de ce que vous nous dites sur notre effort pour révéler les jeunes, en effet, nous essayons le plus possible de révéler les jeunes talents. Le travail d'une script-girl ne s'apprend pas par des cours et ne s'obtient pas par examen. Il nécessite beaucoup de mémoire, d'attention et d'ordre. Il consiste à noter les métrages de films employés, la durée des prises de vues, tous les détails de décors, de vêtements, les numéros des scènes à développer. Elle est, en quelque sorte, la secrétaire du film. Cela vous intéresse-t-il ?

Une telette de Corbeil. — Pierre Mingand est actuellement à Paris où il vient de passer un tour de chant à l'Alhambra. Annie Vernay est morte au large de Buenos Aires, et sans doute ses obsèques ont eu lieu là-bas. Vous avez raison d'apprécier cette jeune fille. C'était un des espoirs les plus réels de notre cinéma.

Loulou à sa Danielle, Amiens. — Vous avez eu raison d'écrire à Danielle, mais ne comptez pas sur une réponse trop rapide, car votre « idole » est très occupée. Je ne crois pas qu'elle se produise sur une scène, mais elle tournera, en janvier, un film où Henri Decoin sera son metteur en scène. Vous allez avoir bientôt le plaisir de la voir dans *Caprices*, qui va sortir incessamment. Il ne faut pas être déçu de n'avoir pas été choisie à notre concours des « 7 jeunes filles ». Je vais vous apprendre une bonne nouvelle : nous allons bientôt vous faire part d'un grand concours « Le Couple idéal », qui intéressera tous nos lecteurs de province. Bonne chance !

René M., à Lamalaye. — Je vais avoir 17 ans, et je ne travaille pas, car je voudrais consacrer ma vie au cinéma, que j'adore, mais je désespère, car je ne sais comment débiter. Maintenant, je me sentirais tranquille et je voudrais mieux en attendant votre réponse. Vous êtes peut-être plus tranquille en attendant ma réponse, mais qui sait si après vous serez aussi content, car je suppose que le conseil que vous me demandez est pour que je vous encourage dans la carrière cinématographique. Je ferai tout le contraire ; quand on a 17 ans, il ne faut pas rester sans rien faire pour l'espoir illusoire de se consacrer à une carrière très encombrée. Apprenez un métier et quand vous serez sûr de pouvoir vivre, vous pourrez alors suivre des cours de diction qui vous amèneront dans le milieu cinéma. A ce moment-là, d'ailleurs, vous serez encore loin du but, car combien d'élèves attendent encore l'occasion de se révéler. En attendant, vous devriez faire attention à votre orthographe. Ne soyez pas contrarié par ma brutalité, mais c'est dans votre intérêt que je vous parle. D'ailleurs, si vous sentez en vous ce qui est appelé « Le feu sacré », tôt ou tard, vous finirez par faire quelque chose.

Lecteur anonyme. — Le gain mensuel d'un reporter photographique varie suivant les journaux et ses aptitudes ; s'il est attaché à la rédaction d'un quotidien, il peut gagner environ 4.000 francs ; le gain est inférieur dans les hebdomadaires, mais peut monter jusqu'à 10.000 francs dans certains hebdomadaires spécialisés.

Un Grandville amoureux de Kate de Wagny. — Grandville, votre occasion de se révéler, puisque je n'ai jamais entendu parler d'un artiste portant ce nom, mais peut-être s'agit-il d'une autre actrice dont vous auriez mal lu le nom, Kate de Nagy. N'est-ce pas cela plutôt ?

Ma grande préférée. — Nous n'avons aucune nouvelle actuellement de Lisette Lavigne.

Madame M., à Paris. — Le film de Tino Rossi, *Filèras*, va sortir très prochainement, dans le courant du mois de décembre ou de janvier. Les timoristes vont être aux anges !

Violetta. — Merci de vos compliments, sur notre journal. Yvette Lebon mesure 1 m. 65, Viviane Romance, 1 m. 60.

Polache blonde. — Vous diriez que ce devient Bernard Lancret et s'intéresse beaucoup à son mariage et à ses enfants. Rassurez-vous, Bernard Lancret n'est pas marié, il est à Paris et vient de tourner *Histoire de rire*. Vous devez être contente, puisque dans notre numéro nous consacrons une grande page à votre acteur préféré. Quant à l'autre artiste dont vous nous parlez, l'annonce de son mariage est erronée. Sa femme n'était pas une actrice.

Vous et moi, courts fidèles. — Admire Paul Cambo. Votre acteur préféré ne semble pas avoir l'intention de tourner en ce moment. Il a vingt-cinq ans. Tino Rossi a 20 ans. Je ne peux vous dire celui de Danielle Darrieux, car nous ne disons jamais l'âge des actrices. Voyons, il ne faut pas le demander, soyons patients. Si vous voulez une photo de Paul Cambo, non dédicacée, vous pouvez écrire à notre journal et nous vous en enverrons une contre la somme de 10 francs en timbres-poste.

Claude Sunlight.

Mlle Hélène Thierry, la charmante chanteuse qui a prêté son concours au gala de *La plus belle Chanson d'Amour*, organisé par notre charmant confrère Paris-Toujours.

Actualités

INTERVIEW-ÉCLAIR



MONA GOYA

Ravissante, sous une écharpe d'un bleu madone qui prête à son visage une douceur angélique, Mona Goya attend patiemment des amis.

— Libré cet après-midi ? Vous ne tournez donc pas ?
— Mais non, j'ai terminé mon rôle dans *Annette et la dame blonde*, et je suis ravie de cette

rentrée à l'écran...
— Alors, vous prenez des vacances ?
— Jamais de la vie ! Demain soir, je recommence mon tour de chant chez Suzy Solidor où je ne resterai que deux semaines. Ensuite, je passe à la Villa d'Este...
— Avez-vous un nouveau répertoire ?
— Oui. De belles chansons graves et tendres... J'espère qu'elles plairont...
— Cependant, une confiance brûle les lèvres de Mona Goya :
— Ce n'est pas tout, dit-elle. Je débute au music-hall... A Bordeaux d'abord, et ensuite... Belleville...
— A la bonne heure ! Vous ne cherchez pas la facilité ?
— Si je réussis auprès de ces deux publics-là, je pourrai tout me permettre !
— Ce sent, en effet, des coups d'essai qui feraient hésiter bien des maîtres.

Roger DUCHESNE

et son amour inconnu... sur un air connu

Un couple se sépare : Roger Duchesne et Yvette Lebon vont divorcer.
« Ils devaient s'aimer toute la vie », comme dit la chanson d'Edith Piaf.

Roger Duchesne s'en fut chanter le même air à une charmante et petite vedette.

Mais cette jeune artiste connaissait la musique... Déçu par ses vedettes, le jeune premier brun aux yeux bleus aurait offert son cœur à une jeune figurante. Mais comme de ces deux nouveaux partenaires, un seul est connu, cela ne se sait qu'à moitié.

ENGAGEMENTS...

...d'André Lefaur pour les *Affaires sans les affaires*, avec Rainu comme vedette.
...d'Aimé Clariourd pour *La duchesse de Langeais*. Sont pressentis, Lise Delamare, Georges Grey et Charles Granval.
...de Blanchette Brunoy pour *Une vie privée*, mise en scène d'Henri Fescourt.

NOTRE CONCOURS :

Le portrait mystérieux

Soyez perspicace, complétez ce portrait mystérieux, envoyez-le à *Ciné-Mondial* et, si votre réponse est exacte, vous recevrez une superbe photo dédicacée par la vedette mystérieuse.

Signalement
Prénom : F...
Nom : ...
Cheveux : bruns.
Yeux : verts.
Genre : jeune premier fantaisiste.

Portrait astrologique

« La vedette mystérieuse » de cette semaine est née un 25 décembre, sous le signe du Capricorne à 2° du Sagittaire et à 5° du Verseau. Voici la signification de ces influences : excellente force vitale, tendance à la modération et à l'équilibre, entraînant la prudence.

Sensibilité, souplesse d'esprit. Adresse, générosité et bonté.

Portrait chirologique

Origine commune de la ligne de tête et de la ligne de vie : timidité, hésitation. Ligne de tête se terminant sur le mont Mars ; persévérance, action. Ligne sur le mont lunaire : goût des longs voyages. Bonne influence saturnienne bien aspectée avec Vénus ; préfère le cinéma au théâtre.

Actualités

QUAND LES ACTEURS RESSEMBLENT AUX MUSICIENS

Pierre-Richard Willm va incarner Liszt, mais ce sera au théâtre, sur la scène du Gymnase, dans la nouvelle pièce de René Fauchois, *Un amour de Liszt*.
Mais le cinéma voudra peut-être, un jour, utiliser la ressemblance de Pierre-Richard Willm avec le génial compositeur hongrois, de même qu'il utilise en ce moment celle de Jean-Louis Barrault avec Berlioz.

MAURICE CHEVALIER et ARLETTY

un nouveau couple cinématographique ?
Maurice Chevalier ne tournera pas *Les deux couronnes*, ainsi qu'il avait été annoncé. Mais notre vedette nationale n'est jamais sans projet.

Un scénario inédit, *Le village de carton*, lui a été proposé, et il est probable que Maurice acceptera. Arletty lui donnera la réplique.

"HISTOIRE DE RIRE"

Histoire de rire n'a pas toujours été drôle. Il y eut des accrochages, des mots aigres-doux durant les prises de vues.

Par exemple, Marcel L'Herbier s'occupa particulièrement de Marie Déa. Autrement dit, il ne la laissa pas tranquille.

Si bien qu'au dernier tour de manivelle, Marie Déa fit : « Ouf ! ».

Mais tout va recommencer. Marcel L'Herbier vient, en effet, de l'engager pour son prochain film.

Peut-être n'aime-t-il pas travailler dans le calme. Marie Déa n'a pas fini de rire et ça fera encore une histoire !

Sensationnel... Lire bientôt dans *Ciné-Mondial*, le début des mémoires d'Emil Jennings... Mieux qu'un aventurant roman... Mieux que l'Assassinat...

"La femme que j'ai le plus aimée" un film d'Yves MIRANDE

Le prochain film d'Yves Mirand s'appellera *La Femme que j'ai le plus aimée*.

Il y a un certain nombre de femmes, à Paris et ailleurs, qui vont être très intéressées.

Fidèle à une formule qui connut le grand succès avec *Derrière la façade*, Yves Mirand présentera dans ce nouveau film une successions de sketches.

Un homme, remontant le cours de ses souvenirs, évoquera les diverses femmes qu'il a aimées.

Les interprètes actuellement pressentis sont Lucien Baroux, André Lefaur, et parmi les femmes, Gaby Morlay, Elvire Popesco et Simone Berriau.

Mais on ne sait pas encore laquelle sera la plus aimée.

Actualités

LE COIN DU FIGURANT

Cette semaine au Studio :
BILLANCOURT. — *Symphonie fantastique*, réal. : C. Jaque, régie : Hoss-Continental.
NEUILLY. — *Les inconnus dans la maison*, réal. : H. Decoin, dir. de projection : Hoss-Continental.
PHOTONOR. — *Mile Swing*, réal. : R. Pottier, régie : Leclerc-S.U.F.
FRANCCOUR. — *Baléro*, réal. : J. Boyer, régie : Bulher-Pathé.
EPHAY. — *Croisiers sidérales*, réal. : Swobada, régie : Herold-Industrie Cinématographique.
BUTTES-CHAUMONT. — *La Duchesse de Langeais*, réal. : de Bonacelli, régie : Broca-S.O.F.R.O.A.
JOINVILLE. — *La nuit fantastique*, réal. : M. L'Herbier, régie : Michaud et Testard-U.T.C.

ON PREPARE

Vie privée. — Régent, 63, Ch.-Elysées. — Cette production rentrera au studio le 1^{er} ou le 7. Le studio étant changé, nous communiquerons la semaine prochaine l'adresse du studio de tournage.

Essor. — Cette firme réalisera très prochainement *Babylonia*, une grande fresque mise en scène par Jacques Becker, l'ancien assistant de J. Renoir. Communiquerons de plus amples renseignements la semaine prochaine.
— *La femme que j'ai le plus aimée*. — Régina, 44, Ch.-Elysées. — Ce sera Robert Vernay et non René Lefèvre, comme il a été dit par erreur, qui sera le film dans le courant décembre. Inutile de se déranger, car le découpage n'est pas encore terminé.
Le chemin du cœur. — Sirius, 20, r. François-1^{er}. — Réal. : L. Mathot. La préparation de ce film est en cours.

LES NOUVEAUX FILMS

Baléro. — Pathé. — Réal. : J. Boyer, assisté de Calon et Bariset. Opérateur : Arménise. Décorateur : Aguetand. Directeur de production : C. Stengel. Régie : Bulher. Acteurs : Arletty, Denise Grey, Mieg Lecomand, Daniel Lecourtois, André Luguet, Christian Gérard, J. Dumessnil, Paul Olivier.
Mile Swing. — S.U.F. — Réal. : Richard Pottier, assisté de Sabourdin. Opérateur : Hayer. Décorateur : Dumessnil. Directeur artistique : B. Roland. Régie : Leclerc. Acteurs : E. Popesco, J. Murci, P. Mauguand, S. Fabre, Genin, Raymond Legrand et son orchestre, et la nouvelle révélation S.U.F. : Irène de Trébert.
La nuit fantastique. — U.T.C. — Réal. : M. L'Herbier, assisté de J. Fauser. Opérateur : Montzer. Décorateurs : Moulart et Merles. Régie : Michaud et Testard. Acteurs : F. Gravel, Micheline Presles, S. Fabre, Paredes, Michel Vitold.

L'ECHOTIER DE SEMAINE.

Les Yeux de Paris OU IREZ-VOUS CE SOIR ?

AUBERT-PALACE (26, bd des Italiens, Pro. 84.64). P. 12, 45-23. *Le jour se lève*. (Du 26 nov. au 26 décembre.)
BALZAC (136, Champs-Élysées, Ely. 52-70). P. 14, 15-22, 45. *Fromont Jeune et Risler aîné*. (Avec Mireille Balin et Larquay.)
BEAUMAR (33, bd Berthier, Gal. 74-15). M. J. et sam. 15, s. 20, 30 ; dim. et fêtes, P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Nuit de Décembre* (P. Blanchard). Du 3 au 9 inclus : *Le Duel*, avec P. Fresnay.
BELLEVILLE-PATHE (25, rue de Belleville, Nor. 64-05). Mat. 14, 30 ; s. 20, 15 ; dim. et fêtes, P. jusqu'au 2 décembre inclus : *L'Empreinte du Dieu*. Du 3 au 9 inclus : *Volpone*.
BIARRITZ (76, Champs-Élysées, Ely. 42-33). P. 14-23. *Jenny jeune Prof.*, avec Jenny Jugo. A partir du 27 : *Romques*, avec BONAFANT (pl. St-Jacques, 12-21). P. 14-23. *Le Valet-Maitre*, avec Elvire Popesco.
GRAND-CINEMA-AUBERT (BOSQUET) (55, av. Bosquet, Inv. 44-11). M. 14, 45 ; s. 20, 30 ; dim. : P. jusqu'au 2 décembre inclus : *Diamant noir*. Du 3 au 9 inclus : *Volpone*.
CAPITOL-PATHE (6, rue de la Chapelle, Nor. 37-80). P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Narcisse*. Du 3 au 9 inclus : *Le Duel*.
CESAR (63, Champs-Élysées, Ely. 38-91). P. 14-23. *Le Président Krüger* (Emil Jennings). A partir du 1^{er} décembre : *L'Assassinat du Père Noël*, avec Harry Bour.
CINEMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES (118, Champs-Élysées, Ely. 61-70). P. 13, 45-22, 30. *Gueule d'Amour*, avec Jean Gabin et Mireille Balin.
CINE-OPERA (32, av. de l'Opéra). P. 14-23. *Fromont Jeune et Risler aîné*.
CINEMA-PATHE-ORLEANS (97, av. Orléans, Gob. 78-56). M. 14, 45 ; s. 20, 15. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Miroir de la Vie*. Du 3 au 9 inclus : *L'Empreinte du Dieu*.
CINEX (6, bd de Strasbourg, Bot. 41-00). P. 10, 30-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Prison sans barreaux*. Du 3 au 9 inclus : *Itô*.
CLUB DES VEDETTES (2, rue des Italiens, Pro. 88-81). Naples ou Baiser de feu.
COLISEE (38, Champs-Élysées, Ely. 29-46). P. 14-23. *Marie-Stuart*, avec Zarah Leander.
CONVENTION (29, rue Alain-Chartier, Vau. 42-27). P. 14, 15-23. Jusqu'au 2 décembre : *Diamant Noir*. Du 3 au 9 inclus : *Volpone*.
DEMOURS (7, rue Demours, Eto. 22-44). M. 14, 30 ; s. 20, 15 ; dim. et fêtes P. 23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Narcisse*. Du 3 au 9 inclus : *Le Duel*.
HERMITAGE (72, Champs-Élysées, Ely. 15-71). P. 14, 15-22, 45. *Montmartre sur Seine* (J.-L. Barrault, Edith Piaf).
FRANÇAIS (3, bd des Italiens), P. 14-23. *Romques*, avec Jean Gabin, Michèle Morgan, Madeleine Renaud.
FERRIQUE (146, rue de Belleville, Mén. 66-21). M. 14, 15 ; s. 20, 30 ; dim. et fêtes P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *L'Empreinte du Dieu*. Du 3 au 9 inclus : *Narcisse*.
GAUMONT-PALACE (pl. Clichy, Mar. 56-00). P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Parade en sept nuits*. Du 3 au 9 inclus : *Namié sous les Cèdres*, avec Ch. Vanel.
GAUMONT-THEATRE (7, bd Poissonnière, Gut. 33-16). P. 13-23. *Nuit de Décembre*, avec P. Blancher.
GAMBETTA (6, rue Beigrand, Roq. 31-74). P. 14, 15-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Volpone*. Du 3 au 9 inclus : *Narcisse*.
GRENNELLE-AUBERT (44, av. Emile-Zola, Ség. 01-70). P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Diamant Noir*. Du 3 au 9 inclus : *Volpone*.
HELDER (34, bd des Italiens, Pro. 11-24). P. 13, 30-23. *Premier Bal*, avec Marie-Déc.
IMPERIAL (29, bd des Italiens, Ric. 73-52). P. 14-23. *Parade en sept nuits*.
ROYALE (rue Royale), jusqu'au 1^{er} décembre : *Le dernier des Mohicans* (P. Fresnay).
LECOURE-PATHE (115, rue Lecourbe, Vau. 43-88). M. jeu. sam. dim. et s. 20. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Miroir de la Vie*. Du 3 au 9 décembre inclus : *L'Empreinte du Dieu*.
LE TRIOMPHE (92, Champs-Élysées, Bal. 45-76). P. 14-22, 40. *Ramuncho*, avec L. Jouvet.
LORD BYRON (122, Champs-Élysées, Bal. 04-22). P. 14, 15-22, 45. *Rivalité*, avec les petits chanteurs de Vienne.
LOUXOR-PATHE (170, bd Magenta, Tr. 38-58). P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Le Duel*. Du 3 au 9 inclus : *Cœur Immortel*, avec Heinrich George.
LUTETIA, jusqu'au 2 décembre inclus : *Le Duel*. Du 3 au 9 décembre inclus : *Cœur Immortel*, avec Heinrich George.
LYON-PATHE (12, rue de Lyon, Did. 01-59). P. 14-23. Jusqu'au 2 décembre inclus : *L'Empreinte du Dieu*. Du 3 au 9 inclus : *La folle imposture*.
MADELEINE (14, bd de la Madeleine, Opé. 56-03). P. 12-23. *Marie-Stuart*, avec Zarah Leander.
MAGIC (28, av. de la Motte-Picquet, Ség. 69-77). M. 14, 45 ; s. 20, 30 ; dim. et fêtes P. 14. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Miroir de la Vie*. Du 3 au 9 inclus : *L'Empreinte du Dieu*.
MAINE (95, av. de Maine, Suf. 26-11). M. 14, 30 ; s. 20 ; dim. P. 14-19. Jusqu'au 2 décembre inclus : *Miroir de la Vie*. Du 3 au 9 inclus : *L'Empreinte du Dieu*.
MARIVAUX (15, bd des Italiens, Ric. 93-90). P. 14-23. *Le Prix du Silence*.

Actualités

Le cinéma français tient-il un vrai bandit ?

Le cinéma français manquait de bandits. Nous ne parlons pas de ceux qui sont en prison, ou qui pourraient y être. Ceux-là, on ne les voyait jamais sur l'écran. C'était autant de gagné.
Mais, précisément, c'est sur l'écran que nous voudrions les voir. Les acteurs n'aiment pas, en général, les rôles antipathiques. Pourtant, cela est parfois nécessaire.

Voici qu'un jeune ne craint pas d'aborder le genre des personnages. Il s'appelle Albert Rieux. Il est brun, trapu et possède une belle gamme d'expressions allant de la cruauté à la fausseté.

Nous le verrons dans *Les Hommes d'airain*, le film que Couzinet a tourné en Andorre. Pour ses débuts, il n'a pas hésité à tuer son frère... dans le film, bien entendu.

Car, à la ville, Albert Rieux est le meilleur garçon du monde et le plus charmant camarade.

En outre, il est le neveu du doux chansonnier Jean Rieux.



A la première de son film "Montmartre-sur-Seine" Georges Lacombe a assisté à la projection debout... La salle étant comble... Photos N. de Margoli.



Monsieur Ploquin, plus favorisé, put s'asseoir... Il n'en semble pas moins préoccupé...



Huguette Faget est heureuse ! Son premier film sort... Henri Vidal est ému... Un baiser de Blanchette Brunoy le rassure.



TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 17. — 28 NOVEMBRE 1941.

4^{F.}



GISELA UHLEN a été
l'interprète touchante du
rôle de Petra Kruger dans
le film *Président Kruger*.

(Photo Tobis-Film.)